

Jean d'Ormesson, *Un hosanna sans fin*
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018

A V E R T I S S E M E N T

En juin 2017, mon père était heureux. L'été approchait. Et avec lui les montagnes de framboises nappées de sucre glace, les bains de mer et les promenades pieds nus sur le sentier des douaniers à la pointe de la Mortella. Il venait d'achever *Et moi, je vis toujours* (paru début 2018, aux éditions Gallimard). Et surtout, venait de commencer son trente-huitième livre. Retrouver le plaisir d'écrire, en avoir la force à quatre-vingt-douze ans, l'émerveillait. L'idée de clore, en dépit de la maladie, la trilogie commencée par *Comme un chant d'espérance* et poursuivie par *Guide des égarés* l'enchantait.

Au fil des six mois suivants, de juin à décembre, le manuscrit allait, pour sa plus grande joie, se déployer de feuille en feuille, noircies au feutre bleu, d'une écriture affirmée, puis plus tremblante à l'automne finissant.

Mon père écrivait à l'ancienne, à la main. Il ne possédait ni ordinateur ni machine à écrire. Toutes les semaines, il confiait quelques pages à dactylographeur. Et la semaine suivante, au retour du texte saisi, il le relisait scrupuleusement, en regard de l'original, s'assurant que son écriture avait été correctement déchiffrée, puis retouchait, peignait chaque ligne. Il renvoyait ensuite la mouture corrigée pour une nouvelle saisie. Et ainsi de suite, à chaque livraison, reprenait la relecture depuis la première phrase. Cent fois sur le métier il remettait l'ouvrage. De sorte que, de mois en mois, il polissait son texte, selon un processus de maturation lente, par couches successives. Il vérifiait ponctuation, typographie, dates, œuvres citées et pesait chaque mot avec un soin jaloux, tout en poursuivant parallèlement la rédaction du livre. Puis, une fois le point final apposé, laissait reposer, avant de reprendre des mois durant le tapuscrit, pour traquer l'ultime scorie, pour débusquer l'incohérence. Le dernier mot couché sur le papier annonçait un travail qui pouvait encore prendre des mois.

Le dimanche 3 décembre, mon père confia la fin d'*Un hosanna sans fin* à la jeune femme qui tapait son texte. Sa mort, le 5 décembre, lui interdira de relire les derniers feuillets, comme il avait coutume de le faire. Au-delà de cette absence de relecture, *Un hosanna sans fin* n'a pas bénéficié de ce passage au tamis méthodique, de cette vigilance à la virgule près, dont ont profité les trente-sept livres précédents.

Ce livre, mon père l'a donc achevé, mais pas fini. Ou fini, mais pas achevé.

Lumineux, épuré, il renferme quelques répétitions et imprécisions qu'il aurait, sans nul doute, rectifiées ou gommées. J'ai pris le parti d'éditer très exactement son texte, en l'état. Sans escamoter telle phrase au parfum d'inachèvement, sans chercher à clarifier un concept ébauché. M'interdisant toutes interventions. Cela n'aurait pas été juste. Il ne fallait rien truquer. Seulement expliquer les circonstances de la rédaction de ce texte posthume.

La saveur en est, selon moi, intacte, et ces rares imperfections n'entament en rien la clarté étonnante de cet hosanna sans fin, son testament.

Héloïse d'Ormesson

GRÂCE À DIEU, je vais mourir. Comme tout le monde. Comme vous. Avant vous, sans doute : ma vie est déjà longue, j'approche du bout du chemin. Mais rien de plus capricieux que cette mort si certaine. Il n'est pas interdit à un lecteur ou à une lectrice en parfaite santé et beaucoup plus jeune que l'auteur de disparaître avant lui. L'histoire est imprévisible. Ce qu'il faut dire avec force dès le début de ce petit livre, c'est que personne n'est sûr de rien.

Il n'y a que deux choses de sûres parmi tant de choses possibles et douteuses. La première : nous sommes nés. La seconde : nous mourons. Inutile, si nous vivons, d'espérer échapper à la mort. Nous mourons parce que nous vivons. « J'entre dans la vie, écrit Bossuet, avec la loi d'en sortir. »

NOUS MOURONS, c'est tout simple, parce que nous avons vécu. Mais pourquoi diable naissons-nous? Notre arrivée dans ce monde est-elle vraiment nécessaire? Est-elle même très utile? Est-elle prévue de toute éternité ou relève-t-elle du hasard? Il y a une loi qui nous contraint à mourir au terme de notre vie. Y a-t-il une loi, au début, qui nous contraindrait à vivre?

Autant que toute mort, et peut-être plus encore, toute naissance est une énigme.

PERSONNE NE NOUS A DEMANDÉ, ni à vous, ni à moi, ni à aucun être vivant, si nous souhaitions passer quelque chose comme un long week-end sur une des huit planètes qui tournent autour de notre Soleil. Vous m'avouerez que c'est violent. Notre vie ne nous appartient pas. Nous ne l'avons ni voulue, ni choisie, ni même acceptée. Elle nous est donnée – ou plutôt prêtée – de force. Elle nous est fourguée en usufruit. Ou peut-être imposée.

Tout est réglé et décidé sans nous. Charmant. Nous ne sommes pour rien dans notre entrée sur la scène de la vie. Jusqu'à présent au moins, il suffisait à un homme et une femme de se livrer, c'est leur affaire, mais en tout cas à notre insu, à ces jeux que nous connaissons tous et que nous n'imaginons pas volontiers quand il s'agit de nos parents. Et puis, voilà, quelle drôle d'idée, on aurait pu s'en passer, nous sommes nés. C'est comme ça.

Nous sommes peut-être, en partie, responsables de notre vie. Il peut nous arriver d'être responsables, sinon de notre mort, du moins de la date de notre mort. Nous ne sommes jamais responsables de notre naissance. Comme l'ont déjà chanté sur tous les tons, à trois mille ans de distance, l'Ecclésiaste – « Vanité des vanités, tout est vanité!... » – et l'Œdipe de Sophocle – « Ne pas naître, voilà ce qui vaut mieux que tout, ou encore, venu au jour, retourner au plus vite d'où l'on vient... » – et Cioran – « Les enfants que je n'ai pas eus ne savent pas tout ce qu'ils me doivent » –, qui se désolent tous les trois d'être nés et qui répugnent tous les trois à fournir de nouvelles recrues à cette vie qu'ils n'aiment pas, ce que nous sommes d'abord, c'est des victimes. Les victimes d'un sort – vivre et mourir – que nous n'avons pas choisi et qui nous est imposé.

Jean d'Ormesson
de l'Académie française

Un hosanna
sans fin



Éditions Héloïse d'Ormesson

Né à Paris en 1925, Jean d'Ormesson est mort le 5 décembre 2017. Normalien et agrégé de philosophie, il a notamment écrit *Au plaisir de Dieu*, *La Douane de mer* et *Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*. Il remporte le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *La Gloire de l'Empire* en 1971, avant d'être élu sous la Coupole deux ans plus tard. Son dernier roman, *Et moi, je vis toujours*, a paru en janvier 2018.

Jean d'Ormesson, *Un hosanna sans fin*

144 pages | ISBN 978-2-35087-478-4 | 14 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com